

Pères et frères devant la classe

Les religieux masculins

Brigitte GERARD

Après avoir évoqué, en décembre dernier, l'apport important des religieuses dans l'enseignement, tournons-nous ici sur l'héritage laissé par les instituts religieux masculins dans ce domaine. Peut-être moins précoces que leurs homologues féminines, leur action n'a cessé d'évoluer au cours des XIX^e et XX^e siècles, comme l'explique **Kristien SUENENS** (KU Leuven) dans ce chapitre du livre *L'enseignement catholique en Belgique*.

« À partir du début du XIX^e siècle, les instituts religieux masculins sont, comme les congrégations enseignantes féminines, de plus en plus nombreux à s'activer dans le paysage de l'enseignement belge, constate K. SUENENS.

Même s'ils ne peuvent rivaliser quantitativement avec les légions de sœurs enseignantes, les pères, et surtout les frères, vont déployer un large rayon d'action dans le réseau catholique. (...) Tout comme dans le cas des congrégations féminines, fût-ce dans une mesure bien plus modeste, l'apostolat scolaire semble avoir été un moteur important du développement de la vie conventuelle masculine au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle. Pour la période 1846-1946, on estime qu'entre la moitié et les deux tiers des communautés masculines sont – exclusivement ou partiellement – impliquées dans des initiatives scolaires. Pas plus que dans le cas des congrégations féminines, il ne s'agit là d'un phénomène typiquement belge. La situation est comparable chez nos voisins. Malgré la diversité de tâches apostoliques sociales et religieuses, l'enseignement devient à cette époque une priorité pour beaucoup d'instituts de religieux, en particulier pour les congrégations de frères. »

Et si l'engagement des congrégations féminines au niveau de l'instruction débute en réalité dès le XVI^e siècle, celui des congrégations masculines dans ce domaine semble avoir été plus tardif. « Malgré l'expansion rapide d'une série d'instituts pionniers, comme les frères des Écoles chrétiennes et les jésuites, la percée des instituts enseignants masculins n'intervient qu'à partir de la fin du XIX^e siècle. L'exploration de nouveaux domaines pédagogiques, combinée à un fort afflux de communautés religieuses étrangères au tournant du siècle et à l'introduction de la scolarité obligatoire en 1914, donnent une impulsion à cette expansion. On remarque ainsi que l'apostolat enseignant masculin connaît, non seulement du point de vue quantitatif, mais aussi du point de vue qualitatif, un développement plus compact et plus homogène que les activités scolaires des congrégations féminines. »¹



▲ Classe de l'école abbatiale de Maredsous, vers 1890

► L'atelier de peinture des frères des Écoles chrétiennes à Gand, vers 1950

Un héritage enfin valorisé

Les recherches et publications sur l'action des congrégations masculines dans l'enseignement se limitant bien souvent à des monographies consacrées à des instituts et des écoles, on ne s'est que rarement attaché à esquisser une vue d'ensemble de ce phénomène. Ce chapitre constitue, dès lors, une première introduction exploratoire au monde des religieux enseignants dans la Belgique des XIX^e et XX^e siècles.

Dans un premier temps, K. SUENENS évoque leur apport quantitatif à l'enseignement catholique belge, avant de se pencher sur l'évolution historique des deux principaux « types » d'instituts enseignants : les congrégations de frères et les sociétés de prêtres. Ensuite, l'auteure s'attache à l'évolution de l'offre pédagogique et aux interactions entre formation, autorecrutement et différenciation de l'enseignement. Une dernière partie aborde brièvement les changements radicaux intervenus dans l'apostolat scolaire des religieux masculins au cours de la seconde moitié du XX^e siècle.

Extrait

Si les congrégations masculines se consacrent au départ essentiellement à l'instruction des pauvres, elles sont ensuite amenées à suivre l'évolution socioéconomique de la Belgique, qui est fortement industrialisée. Les instituts masculins sont, dès lors, notamment amenés à former des jeunes à l'exercice d'un métier et à jeter ainsi les bases d'un enseignement professionnel.

« L'enseignement gratuit pour les pauvres constitue au départ l'objectif de presque toutes les congrégations de frères en Belgique. Toutefois, maints instituts ajustent ou modifient radicalement leur objectif initial avec le temps. Motivés notamment par des considérations financières, les frères des Écoles chrétiennes et les frères de la Charité fondent, dans certains endroits, une série d'écoles bourgeoises payantes en sus de leurs écoles de pauvres. Ailleurs, les frères restent, en revanche, fidèles à l'inspiration de leur fondateur et n'hésitent même pas à fermer leurs écoles quand ils sont contraints par les bienfaiteurs ou par les autorités à se tourner vers l'enseignement payant. En quelque sorte victimes de leur succès, les frères des Écoles chrétiennes ne se décident à élargir leur offre que sur les vives insistances des bailleurs de fonds et des autorités ecclésiastiques, démarche

qui ne va d'ailleurs pas sans tensions internes et sans difficulté au début. Ainsi, l'Évêque de Namur les convainc d'assumer, au sein de son diocèse, la formation d'instituteurs laïcs au sein de leur propre école normale (1836). Ce projet est à l'origine de l'enseignement normal organisé par la congrégation à Malonne (1841) et à Carlsbourg (1844), qui remporte un grand succès.

Les inflexions que connaît l'offre d'enseignement de bien des instituts, sous la pression de l'évolution de la situation socioéconomique, sont plus fondamentales. Au XIX^e siècle, les besoins du monde de l'industrie et du commerce placent l'ensemble des acteurs de l'enseignement devant de nouveaux défis, sans doute plus brutalement – et certainement plus vite – dans une Belgique très industrialisée que dans les pays voisins. Les instituts religieux masculins sont également sollicités, souvent sous la pression de leurs mécènes actifs dans ces secteurs. Dès la première moitié du XIX^e siècle, Stefaan-Modest GLORIEUX, fondateur des frères des Bonnes-Œuvres de Renaix (futurs frères de N.-D. de Lourdes), tente de donner leur chance aux garçons des nombreux quartiers pauvres de la ville au moyen d'écoles professionnelles et d'un enseignement préparatoire à l'exercice d'un métier. En 1851, les jésuites d'Anvers complètent leurs humanités classiques du collège Notre-Dame par une « section professionnelle ». L'initiative est prise à la demande du monde du commerce et répond à une démarche analogue adoptée à l'athénée d'Anvers en 1847. Quelques années plus tard, les jésuites se lancent dans la création d'une véritable école supérieure de commerce qui sera finalement à la base des Facultés universitaires Saint-Ignace (UFSIA) et de l'Université d'Anvers. Au tournant du siècle, l'ouverture d'une « section industrielle » au collège de Liège débouche sur la création d'une école pour ingénieurs, l'institut Gramme. »² ■



Photo : Louvain, KADOC



Photo : Louvain, KADOC

1. Jan DE MAEYER et Paul WYNANTS, eds, *L'enseignement catholique en Belgique. Des identités en évolution (19^e-21^e siècles)*, Éditions Averbode/Érasme, 2016, pp. 161-162

2. Ibidem, p. 170